

PRÉDICATEUR DE CROISADE

Ayant suivi, pour la commodité du lecteur, de bout en bout, le Père Joseph diplomate et ministre d'État, étudions-le maintenant dans les manifestations diverses de sa prodigieuse activité d'esprit. Pour cela, il nous faut revenir à l'époque où, travaillant à la paix de Loudun, il s'emparait de l'esprit du prince de Condé, méritait l'affectueuse estime du jeune évêque de Luçon et faisait amitié avec le prestigieux duc de Nevers.

On connaît les événements qui résultèrent de la paix de Loudun. On sait ce qu'il advint de la rencontre du Père et du prélat. Il reste à indiquer les résultats de l'entrevue monacale et princière. Le duc de Nevers, dont la figure devrait tenter l'imagination d'un maître du roman historique, faisait alors partie de la coterie nobiliaire française. Il en était le membre le plus estimable, car il avait le désir sincère, étant fort pieux et loyal, de réconcilier la régente et les « malcontents ».

Ce rôle dépassait toutefois ses capacités. Il fut joué par le Père Joseph, comme on l'a vu. Rien de plus séduisant au monde que Charles de Gonzague, duc de Nevers. On pourrait l'appeler avec raison « un gentilhomme européen ». Fils de Louis de Gonzague et de Henriette de Clèves, en France, il peut se prévaloir de son duché et rappeler que son père galopait, à Ivry, aux côtés du roi gascon. L'Italie salue en lui

un membre de maison souveraine. L'Allemagne se rappelle que le sang d'une princesse héréditaire coule dans ses veines. Et plus loin encore, dans toute l'étendue de ce qui fut jadis l'Empire d'Orient, les chrétiens opprimés se souviennent qu'il descend des illustres Ptolémées. Ils soupirent en se disant : « Cette race a déjà donné huit empereurs... Le duc de Nevers sera peut-être le neuvième ... »

Il est jeune, beau, généreux. Il sait être magnifique devant ses pairs et sans morgue aucune avec les humbles. Son immense fortune lui a permis de fonder une cité et de lui donner son prénom : Charleville. On conte qu'il a eu le corps traversé par une balle turque, au siège de Bude. Les gens de guerre l'adorent. Sa gentillesse séduit le bon peuple. Quant aux hommes d'église, ils louent sa foi simple et forte. Aussi groupe-t-il autour de lui d'innombrables dévouements.

Ne semble-t-il pas créé et mis au monde pour jouer avec aisance le rôle qu'on lui offre : celui d'Empereur d'Orient ? Pour réussir, il fallait entreprendre une nouvelle croisade.

Il y songeait sérieusement. Il avait même commencé d'agir, au moment où il vit paraître le Père Joseph. Celui-ci fut enflammé. Il patronna le projet et, selon son habitude, bien qu'il se trouvât fort occupé par ailleurs, donna au mouvement une impulsion vigoureuse.

L'âme héroïque, le politique chrétien et le bon Français, trinité qui composait la personnalité du capucin, virent là un dessein sublime, autant propre à glorifier Dieu qu'à donner la paix promise sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Les sceptiques diront : Rêverie de moine ! Délire de grand seigneur ! On en jugera s'être résignés à savoir le Turc installé à Constantinople et à Jérusalem. Ils sortaient tous à peine de longues luttes, gestation des futures nationalités, et venaient

de perdre, pour la plupart, leur unité religieuse. Une entreprise pareille à celle envisagée par le Père Joseph et le duc de Nevers paraissait donc destinée à échouer platement.

Cependant, la Papauté gardait son prestige et son caractère catholique. N'avait-elle pas su résister à l'assaut des partisans de Calvin et de Luther et se réformer elle-même ? Quand les princes se tournaient vers Rome, ils n'oubliaient pas les traditions de la république chrétienne du Moyen Âge, placée sous le signe adorable de notre salut.

De plus, les souverains ne pouvaient guère fermer leur cabinet aux envoyés des Grecs dont les réclamations, les plaintes et les gémissements — trop motivés — ne cessaient de troubler à la fois les cours et les cœurs.

Tout dernièrement encore, en 1607, des gentilshommes de Macédoine, las de l'effroyable tyrannie musulmane, avaient été envoyés en ambassade à Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Ils espéraient trouver en lui l'aide nécessaire à la restauration de l'Empire d'Orient.

Mais le duc, tout dolent encore de s'être frotté à Henri IV, ne voulut rien promettre sans en référer d'abord au roi de France.

Celui-ci caressait alors d'autres projets, non pas ce trop fameux « grand dessein » sorti tout armé du cerveau de Sully, mais bien une offensive raisonnable contre la puissance de l'Autriche, et il songeait qu'au bon moment ses alliés turcs pourraient être lâchés dans le dos de l'ennemi. Il ne livra pas ses pensées à son bon cousin de Savoie. Il dut s'en tirer, à sa manière, par une gasconnade et le renvoyer, après quelques mamours, déçu, songeur et tout de même enchanté. Charles-Emmanuel n'osant rien promettre, ce fut vers le duc de Nevers que se tourna dès lors l'espoir des Grecs. Pour

l'instant (1609), la Morée et le Magne s'offrent à commencer l'attaque du colosse turc. Ce sont des pays âpres et montagneux, à proprement parler inexpugnables ; ils ont pu, de ce fait, échapper au joug ottoman, mais ils paient tribut au Grand Turc. Douze à quinze mille hommes, rudes, aguerris, peuvent jaillir de leurs vallées. Ces contrées demandent seulement à l'Europe des cadres, des techniciens, et supplient la France de leur adresser des professeurs, car l'éclat de notre culture les éblouit. Mieux encore, elles sont prêtes à accepter non seulement la souveraineté du duc de Nevers, mais aussi celle de Rome. Les orthodoxes se feront instruire par des capucins. Charles de Gonzague était un prince prudent. Il envoya donc sur les lieux trois gentilshommes de confiance, afin d'être instruit des réalités et des possibilités de l'entreprise. Il sut, au retour de ses représentants, qu'on ne l'avait en rien trompé. On lui ramena des promesses solennelles, scellées et signées ; on lui donna de précieux renseignements d'ordre stratégique. On lui présenta même des otages, en signe de bonne foi.

Il était acquis désormais qu'une armée chrétienne pourrait débarquer, camper, chevaucher hardiment et vaincre à coup sûr. Soixante mille Grecs descendue des montagnes, groupés sous la croix de Constantin, démantèleraient les fortins turcs et viendraient grossir le nombre des nouveaux croisés.

En 1614, à Cucci (Haute-Albanie), une assemblée chrétienne se tint, sous un prétexte religieux. C'était un événement extraordinaire, le prélude du grand dessein, la fédération des opprimés enfin unis et d'accord. Mais le duc de Nevers, sans mépriser l'effort grec, le savait insuffisant. Il voulait lui adjoindre l'appui de troupes européennes. Ne

pouvant compter sur la France, il lui cacha l'ampleur de son entreprise et fit à Rome et à Madrid ses premières ouvertures.

Peu de temps après, le duc crut pouvoir, comme on sait, se confier au Père Joseph, et il eut la joie de voir s'embraser le cœur du religieux. Celui-ci, non sans ravissement, souposa les fruits merveilleux que promettait cette entreprise : les princes oubliant leurs rivalités pour marcher contre le Turc et la fin d'un schisme si douloureux au cœur du Saint Père.

Plus tard, connaissant mieux la situation de l'Europe, il devait s'apercevoir que la nouvelle croisade pourrait seule empêcher d'éclater une guerre générale (celle de Trente Ans).

Le nouvel ami, l'évêque de Luçon, fut mis dans la confiance. Il bénit les projets du duc et du moine. Il promit de les patronner, mais comme cet homme réaliste et avisé ne laissait rien perdre et ne s'oubliait guère, Charles de Gonzague dut s'engager, de son côté, à favoriser l'entrée aux affaires de Richelieu.

Bientôt on voit le Père Joseph se rendre à Rome, car on ne peut rien faire de grand si l'on n'a pas le Saint Père avec soi. En route, entre deux oraisons, il trompe sa fatigue en composant une Complainte de la pauvre Grèce au roi Louis le Juste et aux Français. Il se récite ces vers où il dépeint le rejeton des Ptolémées, le duc de Nevers :

*Issu des empereurs de l'antique Byzance,
À leur sceptre il devait justement succéder,
Un plus grand poids lui fait emporter la balance
Tel grade, au droit humain, ne se doit concéder
... Dans les lances du Turc il pousse sa carrière,
Jeune Alcide, à bonne heure accueillant les géants
... La piste de son sang qu'il versa dans l'Hongrie
Sans cesse offre à ses yeux ce chemin de valeur...*

Avant peu, d'ailleurs, la magnificence de ses projets allait lui inspirer un poème épique : *La Turciade*. Paul V écouta d'une oreille assez sceptique ce persuasif et véhément messager que semblait soulever la foi d'un Pierre l'Ermite. Le Père Joseph lui présenta l'entreprise désirée par les Grecs non seulement comme une œuvre divine pour laquelle lui, indigne, il avait été favorisé de visions et de révélations, surtout pendant la célébration de la messe, mais encore comme un projet utile au bonheur de la chrétienté et, de plus, parfaitement réalisable.

On ne pouvait faire le reproche au Pape alors régnant de pécher par excès d'enthousiasme. C'était un jurisconsulte remarquable. Il possédait surtout un grand bon sens et des dons d'administrateur. Par cela même, il s'effrayait un peu de toute politique à larges vues. D'ailleurs, étant le souverain le mieux informé de tout ce qui se passait en Europe, il puisa, dans la connaissance de son état réel, de graves objections.

Le Père Joseph l'attendait là.

Il y eut donc, dans le cabinet pontifical, d'ardentes controverses, et le religieux dut faire appel à toutes ses ressources afin de démontrer à son saint contradicteur que, précisément, l'entente des maisons de France et d'Autriche vaudrait une ère de tranquillité à cette pauvre Europe orageuse. Il fit valoir aussi combien la situation du sultan se trouvait précaire. Jamais encore, en effet, on n'avait vu — si l'on peut écrire ainsi — la Sublime Porte si près d'être enfoncée. Ses armées venaient d'essuyer, en Perse, de lourdes défaites et, à l'intérieur de la Turquie, ses féodaux, les janissaires et les sipahis, menaçaient à la fois le peuple et le gouvernement. Accueilli par un pontife hésitant et timoré, le Père Joseph quitta un pape enthousiaste et résolu. Les nonces furent invités à

faire connaître partout le vif intérêt que le Père commun des fidèles portait au plan du duc de Nevers.

Dans la Ville Éternelle, l'actif et brûlant capucin ne s'était pas borné à n'assiéger que la volonté de Paul V. Des agents de l'Empereur et de l'archiduc Ferdinand de Graëtz lui obtinrent des encouragements de leurs maîtres. Sur le chemin du retour, à Turin, il vit le grand-duc de Toscane et le duc de Savoie. À l'un, il demanda l'appui de sa flotte déjà exercée à batailler contre l'infidèle. À l'autre, alors en guerre contre l'Espagne, il fit entrevoir la paix, la gloire, et, rêve suprême du Savoyard, les royaumes de Chypre et de Jérusalem.

Partout où il traînait ses pieds nus, et tout en remâchant son poème de La Turciade, le Père Joseph négociait, prêchait, ralliait, enflammait les gentilshommes et faisait se jeter aux pieds des autels séculiers et réguliers.

Sitôt que Louis XIII le sut à Paris, il lui fit savoir combien il était impatient de l'entendre, et aussi qu'il serait bon de lui préparer un mémoire. Ce travail se trouvait prêt. Tout y figurait : les préventions naturelles comme les arguments décisifs, ce qu'on avait fait et ce qu'il faudrait accomplir. Et tandis que le pieux roi, en lisant la prose ardente du Père Joseph, songeait que le fils de Henri le Grand pouvait et devait devenir le libérateur des Lieux-Saints et l'allié du nouvel Empereur d'Orient, notre héros envoyait au cardinal Borghèse, neveu de Paul V, courrier sur courrier, rapports sur rapports, et entreprenait à la fois le favori du jour et le vieux ministre Villeroy. Luynes ne se montrait pas hostile. Il aimait la gloire. Il pensait aussi que la croisade le débarrasserait d'une noblesse turbulente, querelleuse, et qui le haïssait. Les gentilshommes de cette époque, fils des ligueurs ou des protestants, ne demandaient qu'à tirer l'épée. Quand ils ne s'affrontaient

pas sur le pré, ils couraient s'enrôler sous les enseignes de qui-conque déclarait la guerre : le duc le Savoie, la Sérénissime République, l'Ordre de Malte ou le Roi Catholique.

Mais Villeroy, nourri dans le Louvre de Henri IV et confident de ses intentions, craignait de dénoncer l'alliance du Turc et de François 1^{er}, et aussi de perdre inutilement nos profits et nos influences en Orient.

Cependant Louis XIII se déclara gagné. Il approuva solennellement le grand projet et chargea aussitôt ses représentants de pressentir Madrid, Varsovie, Cologne, Munich, Trèves, les princes rhénans et autres.

Il ne borna point là son royal effort.

Cent capucins de France, autant missionnaires qu'agents diplomatiques, furent envoyés en Grèce, en Palestine, à Constantinople, dans l'Asie mineure, l'Arménie, la Perse, l'Égypte et la Barbarie. Le Roi voulut exercer lui-même, en Orient, une influence à la fois catholique et française. Il obtint des Arméniens schismatiques la restitution des Lieux Saints à nos religieux. Deshaies, son ambassadeur, fut reçu par le sultan Osman et, faveur inouïe, le représentant du roi de France put entrer dans Jérusalem à cheval, l'épée à la ceinture, faire réparer ostensiblement l'église du Saint Sépulcre et installer un consul français dans la ville sainte.

Deshaies ne s'arrêta pas en si beau chemin. Il visita la Perse, impressionna le Shah et fonda, au cœur d'Ispahan, un couvent de capucins et une compagnie commerciale.

On voit ainsi ce que pouvait faire le Père Joseph, même avant l'arrivée de Richelieu, et comment il obtenait d'un roi faible et irrésolu des actes servant à la fois l'intérêt de la religion et celui de l'État. Paul V, doucement ravi de tels résultats, s'empressa de faire savoir au capucin qu'il le nommait

directeur des Missions du Levant, des États Barbaresques et du Canada.

C'était une nouvelle tâche, et combien lourde ! Notre héros l'accepta allègrement.

Nevers, de son côté, ne demeurait pas inactif. Il fondait l'*Ordre de la Milice chrétienne* qui, tout exalté de catholicisme militant, ne négligeait pas cependant la question matérielle. Ses fondateurs suivaient le conseil pratique de Saint Ignace : « Priez Dieu comme si vous ne comptiez pas sur vous ; travaillez comme si vous ne comptiez pas sur Lui. »

Cette ingénieuse machine de guerre était à la fois un ordre de chevalerie et une banque. Elle assurait à l'entreprise ce qu'il lui fallait : des hommes et de l'argent. Chaque membre devait verser sa quote-part selon son grade. La Reine-Mère donna une somme énorme : 1 200 000 livres, en qualité de protectrice. Charles de Gonzague, grand-maître, se taxa pour 300 000 livres. Les grands Prieurs, commandant à 80 compagnies, versèrent 30 000 livres, le reste à l'avenant. Quant aux simples chevaliers, titulaires d'un brevet de capitaine, ils durent donner 900 livres.

Ainsi furent constitués les cadres demandés par les Grecs en même temps qu'un premier trésor de guerre.

Ce bel exemple fut contagieux. La Sainte Milice française en engendra d'autres et l'union fut conclue entre tous les fondateurs, le 17 avril 1618, à Olmutz, capitale de la Moravie.

Les buts de cet ordre cosmopolite, tels qu'ils résultent des statuts, étaient ceux-ci : maintien de la concorde au sein de la République Chrétienne, libération des chrétiens, recouvrement des Lieux-Saints. On envoya aussitôt des notifications à tous les ambassadeurs et on sollicita l'approbation officielle

du Saint Père.

L'Espagne fut la seule puissance qui parut indifférente à l'entreprise. Elle avait, pour cela, des raisons assez laides. La paix entre les nations lui importait peu, et c'est surtout de la guerre que lui venaient ses criminelles espérances d'hégémonie en Europe.

On lui envoya le Père Joseph.

Il partit, cachant sous sa bure des lettres autographes de Louis XIII. Il avait la bénédiction apostolique et l'assurance que le nonce de Madrid l'appuierait de tout son crédit. Le moine était loin d'ignorer les difficultés de sa tâche. Le 21 mai 1618, il avait écrit à sa mère : « Quant au grand affaire, toute la chrétienté y est entièrement disposée ... Les seuls Espagnols tiennent le monde en échec, arrêtent ce bon œuvre et disposent la chrétienté de se trouver enveloppée en de prochaines guerres, plus périlleuses qu'aucunes que nos pères aient vues ci-devant, et desquelles nos enfants ne verront pas la fin ... »

Possédait-il le don de prophétie ?

Deux jours après la rédaction de cette lettre, les protestants jetaient les gouverneurs Salwata et Martiniz par les trop célèbres fenêtres du château de Prague. La guerre de Trente Ans commençait... Les mauvaises nouvelles reçues de Bohême ne refroidirent pourtant pas l'ardeur du capucin. Elles lui firent sentir davantage l'importance de sa mission. Et il vit bien qu'en réalité il allait offrir à Philippe III, soit une fraternelle union avec le roi de France, soit la perspective d'entrer, tôt ou tard, en lutte ouverte avec lui.

Le roi d'Espagne reçut le messager avec toutes les marques d'une grande considération. Toutefois, on lui fit perdre du temps et il dut repartir sans emporter la franche adhésion

qu'il était venu chercher. Nevers, de son côté, ne fut pas heureux. Il échoua en Autriche, en Bohême, en Pologne, en Suède, en Russie. Chaque souverain, les yeux fixés sur l'incendie qui menaçait de dévorer l'Europe, croyait habile de ne penser qu'à sa propre sécurité et se promettait peut-être d'en tirer, pour soi-même, quelque avantage au détriment du voisin.

Mais le duc et le moine ignoraient le découragement. L'un se sentait poussé par sa nature chevaleresque et son désir d'être un souverain puissant, l'autre par son amour de Dieu, son zèle d'apôtre et ce qu'on pourrait appeler son civisme de politique chrétien.

D'ailleurs les encouragements et les consolations ne leur manquaient pas : un afflux d'épées, une pluie d'or leur prouvaient que la noblesse et le clergé, dans toute l'Europe, voulaient voir la réussite du « grand affaire ». De précieuses intelligences ne cessaient de se nouer aux points stratégiques de l'empire turc.

Peut-être allait-on pouvoir agir avec les seules forces de la Milice Chrétienne ? D'ailleurs on devait croire avec raison qu'une fois les hostilités commencées les souverains ne pourraient absolument pas s'en désintéresser.

Aussi, le Père Joseph, âme de la Croisade, pressa-t-il Nevers d'acquérir sans délai une flotte capable de transporter les troupes. Charles préféra faire construire des vaisseaux. Et le moine d'écrire à la Prieure de Lencloître : « N'oubliez pas, en vos prières, de recommander à Dieu le voyage de cinq navires de la sainte milice que l'on fait exprès, en Flandre, où on est allé les quérir. L'espoir de tout le saint œuvre est enfermé là-dedans... Ces vaisseaux sont faits pour acquérir des peuples infinis à Jésus-Christ. » Il en fut, hélas ! tout au-